

Éditorial

Marie-Claude Loiselle

Apocalypse Now? Visions de fins du monde
Number 160, December 2012, January 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68289ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Loiselle, M.-C. (2012). Éditorial. *24 images*, (160), 3–3.

ÉDITORIAL

Un numéro placé sous le signe de la fin du monde? Ce n'est pas tant ce point précis qui a polarisé notre attention que les multiples formes qu'empruntent les spectres de la fin qui hantent notre époque. Crise de la civilisation, catastrophes écologiques faisant ressurgir des peurs ancestrales, fin de la représentation et les représentations de la fin qui y sont liées, « théâtre de l'effondrement » (chez le vidéaste Basinski), disparition des critères moraux, jeunesse en déroute livrée à un monde en ruines, fantasma de la fin des temps incarné par la figure du zombie, autant de visages que prennent les peurs et le pessimisme contemporains et qui ont servi d'amorce aux textes du dossier du présent numéro. Il s'agissait aussi pour nous de révéler combien le sentiment d'assister à l'effondrement d'un monde est aujourd'hui inséparable des représentations qu'il engendre et qui, en retour, nourrissent elles-mêmes un imaginaire de la fin.

Sur cette lancée, les « Chemins de traverse » s'intéressent d'abord à la revue *Vertigo*, qui s'est attachée à cerner les signes, les mouvements subconscients et autres symptômes de *fins de mondes* qui prolifèrent dans le cinéma actuel, alors que « De l'art d'achever le monde entre amis » (s'appuyant sur *In girum imus nocte et consumimur igni* de Guy Debord et sur *Survivance des lucioles* de Didi-Huberman) explore le rôle d'une *politique de l'amitié* offerte comme forme de résistance à la pensée trop radicalement désenchantée et crépusculaire qui prédomine aujourd'hui. Dans le texte suivant, « Ce qui vient à manquer » n'est nul autre qu'un film de science-fiction que Félix Guattari avait imaginé avec Robert Kramer dans les années 1980 et qui n'a jamais vu le jour. Ici, l'auteur réitère l'importance du cinéma, de l'art et de la poésie qui, face à un monde vidé de mystère, ont le pouvoir d'ouvrir nos sens à l'inconnu, condition essentielle d'un *devenir*.

Une première pour *24 images*: nous nous sommes tournés, pour notre 32^e édition DVD, vers une production étrangère. Dans la foulée de la rétrospective qui a été consacrée à Philippe Grandrieux en octobre dernier, nous avons voulu exprimer notre enthousiasme face au travail de cet artiste qui ne cesse d'explorer les zones limites du cinéma et du monde, en permettant de découvrir ou de redécouvrir *Un lac*, réalisé en 2008 (jusqu'à maintenant non disponible en Amérique). Autre nouveauté, ce DVD propose également un supplément, soit la captation de la rencontre avec Grandrieux qui a eu lieu à la Cinémathèque québécoise le 13 octobre 2012. Pour accompagner le tout, nous publions dans nos pages un entretien avec Catherine Jacques, productrice d'*Un lac*, mais aussi de *Sombre*, de *La vie nouvelle* et de *Fièvre*, prochain film de Grandrieux.

Enfin, un bilan de l'année 2012. Celui-ci n'échappe pas totalement lui non plus aux spectres qui planent sur notre époque troublée, car c'est encore par une vision de fin du monde, ou de fin d'un monde, que passe le premier texte de ce bilan, qui s'intéresse à *Post tenebras lux* et à quelques films récents à la lumière des liens qu'établit le naturalisme magique entre monde réel et monde imaginaire, cherchant à retrouver une part de mystère et de profondeur disparue. D'une vision pessimiste de l'Amérique telle qu'on la rencontre chez Paul Thomas Anderson – où tous les liens sociaux et familiaux sont mis à mal – aux représentations des pauvres et du peuple réduits à une abstraction regardée à travers les yeux du pouvoir (dans *Tabu* et *Cosmopolis* notamment), les chemins empruntés par ce bilan aboutissent à ces autres questions incontournables dans le cinéma contemporain: Qui filme? pour qui? et pourquoi? Questions qui remettent en cause encore et toujours la position du spectateur face à la nature des images qu'il regarde, et que renouvelle chaque film, mais sans jamais les résoudre.

Marie-Claude Loisel